

draient assimiler à une crise cyclique qui se dénouera sous l'action des facteurs «spontanés», où dont le capitalisme pourrait se dégager en acceptant à appliquer un plan de travail à la sauce De Man ou autre projet de sauvetage capitaliste sorti « d'Etats Généraux du Travail », ouvre la période où les luttes inter-impérialistes, sorties de leur phase de préparation, doivent revêtir des formes ouvertes d'abord économiques et politiques, ensuite violentes et sanglantes, lorsque la crise aura épuisé toutes les « possibilités pacifiques » du capitalisme.

Nous ne pouvons analyser ici le processus de cet effondrement économique sans précédent. Toutes les méthodes, toutes les tentatives auxquelles recourt le capitalisme pour essayer de combler ses contradictions et que nous avons décrites, nous les voyons, durant la crise, utilisées au décuple, avec l'énergie du désespoir : extension de la monopolisation du marché national au domaine colonial et essais de formation d'Empires homogènes et protégés par une barrière unique (Ottawa), dictature du Capital Financier et renforcement de ses activités parasitaires ; recul des monopoles internationaux obligés de céder à la poussée nationaliste (Krach Kröger) ; exacerbation des antagonismes par la lutte des tarifs, sur laquelle se greffent les batailles de monnaies où interviennent les stocks d'or des Banques d'émission ; dans les échanges, la substitution du système des contingents, des « clearings » ou offices de compensation, même du troc, à la fonction régulatrice de l'or, équivalent général des marchandises ; annulation des « réparations » irrecouvrables, répudiation des créances américaines par les Etats « vainqueurs » suspension du service financier des emprunts et dettes privées des pays « vaincus » en vassaux, aboutissant à l'effondrement du crédit international et des valeurs « morales » du capitalisme.

En nous référant aux facteurs déterminant la crise générale du capitalisme, nous pouvons comprendre pourquoi la crise mondiale ne peut être résorbée par l'action « naturelle » des lois économiques capitalistes, pourquoi, au contraire, celles-ci sont vidées par le pouvoir conjugué du Capital Financier et de l'Etat capitaliste, comprimant toutes les manifestations d'intérêts capitalistes particuliers. Sous cet angle doivent être considérées

les multiples « expériences » et tentatives de redressement, les « reprises », se manifestant au cours de la crise. Toutes ces activités agissent, non à l'échelle internationale en fonction d'une amélioration de la conjoncture mondiale, mais sur le plan national des économies impérialistes, sous des formes adaptées aux particularités de leur structure. Nous ne pouvons en analyser ici certaines manifestations telles la déflation, l'inflation ou la dévaluation monétaire. Elles ne présentent d'ailleurs qu'un intérêt très secondaire, parce que éphémères et contingentes. Toutes ces expériences de ranimation artificielle de l'économie en décomposition offrent cependant des fruits communs. Celles qui, démagogiquement, se posent de lutter contre le chômage et d'augmenter le pouvoir d'achat des masses, aboutissent au même résultat : non à une régression du chômage annoncée ostensiblement par les statistiques officielles, mais à une répartition du travail disponible sur un plus grand nombre d'ouvriers, conduisant à une aggravation de leurs conditions d'existence.

L'augmentation de la production des industries fondamentales (et non des industries de consommation) qui se vérifie au sein de chaque impérialisme, est alimentée uniquement par la politique des Travaux publics (stratégiques) et le Militarisme, dont on connaît l'importance.

De quelque côté qu'il se tourne, quel que moyen qu'il puisse utiliser pour se dégager de l'étreinte de la crise, le Capitalisme est poussé irrésistiblement vers son destin à la guerre. Où et comment elle surgira est impossible à déterminer aujourd'hui. Ce qu'il importe de savoir et d'affirmer, c'est qu'elle explosera en vue du partage de l'Asie et qu'elle sera mondiale.

Tous les impérialismes se dirigent vers la guerre ; qu'ils soient revêtus de la défroque démocratique ou de la cuirasse fasciste et le prolétariat ne peut se laisser entraîner à aucune discrimination abstraite de la « Démocratie » et du Fascisme, qui ne peut que le détourner de sa lutte quotidienne contre sa propre bourgeoisie. Relier ses tâches et sa tactique à des perspectives illusoire de reprise économique ou à une pseudo existence de forces capitalistes opposées à la guerre ; c'est le mener droit à celle-ci ou lui enlever toute possibilité de trouver le chemin de la Révolution.

MITCHELL

HERMAN GORTER

Sa place dans le mouvement théorique du communisme international

Une remarque préliminaire. Les camarades de « Bilan » me demandent d'écrire sur la soi-disante « école » marxiste hollandaise. Cette épithète n'est autre qu'un mot sarcastique employé par des militants russes, qui excellaient dans l'art d'attribuer des adjectifs désobligeants aux personnes et courants contre lesquels ils avaient à lutter. Lénine, Radek, Trotsky étaient passés maîtres dans cet art. Dans les années 1919-1922, la tendance de gauche des Communistes Ouvriers Allemands luttait contre les changements qui, à cette époque déjà, se manifestaient dans la structure soviétique en Russie, changements qui aboutirent à une dictature de « parti » laquelle devint en pratique une dictature de la bureaucratie et même de quelques-uns. Herman Gorter et Anton Pannekoek jouèrent dans ce courant un rôle théorique très important. C'est dans la lutte qui se déclenche contre eux et que menaient Karl Radek et Trotsky — Radek le fit surtout avec beaucoup d'animosité personnelle — que le titre de maîtres de l'« école hollandaise » leur fut décerné en lui donnant un sens méprisant, bien entendu. C'était un trait d'ironie que leur décochèrent les dieux olympiques de la Révolution russe, dans l'intention de ridiculiser ces « petites gens ».

D'une véritable école dans l'avant-garde marxiste hollandaise de cette époque, il n'en est pas question tout au moins, si on entend conférer à ce titre la distinction intellectuelle qu'il importe de lui attribuer et notamment la signification de génératrice d'un courant théorique original et particulier.

Etant amené à écrire quand même à propos de ce mot ironique, passé à l'état de légende, nous nous efforcerons de marquer la place du Docteur Herman Gorter dans la théorie du mouvement communiste.

Gorter fut un marxiste « dogmatique », mais son « dogmatisme » était d'une noble

moralité de la meilleure espèce. Gorter n'a rien apporté de neuf à la théorie du marxisme. Il lui donna simplement, par sa haute dignité humaine et par ses dons poétiques sublimes, un cachet mental que des gens comme Radek et consorts n'ont jamais pu lui apporter. Gorter est le produit de ce que pouvait être la meilleure culture bourgeoise alliée à l'enthousiasme délicat et la vue prophétique qu'engendrent la raison et le sentiment socialistes, dans le marécage capitaliste.

Gorter était un adepte de la philosophie et de l'éthique spinozistes. Par elle, il sentait l'unité de la dialectique du marxisme, de ses théories économiques et du monde. Gorter était poète d'esprit et de caractère.

Tel il était dans l'art de la poésie et dans les sports physiques : un vrai enfant de la nature, tel il était aussi dans la lutte politique de tous les jours : naïf. Son honnêteté abstraite l'empêchait d'être démagogue. Aussi dans les flaque d'eau et de boue de la lutte quotidienne contre les démagogues de routine, il ne put obtenir de succès. Dans une lutte comme celle qu'il dut livrer à l'avocat retord, feu P. J. Troelstra, ci-devant dirigeant de la section hollandaise de la IIe Internationale, il devait être vaincu, non pas à cause de ses vérités, mais à cause de ses méthodes de luttes dénuées de tout calcul obscur. Nous pourrions conter pas mal d'historiettes sur les égards exagérés que Gorter témoignait dans les débats à des gens sans scrupules. Il supposait chez l'adversaire socialiste la même droiture et la même harmonie entre l'effort et le but que lui-même apportait dans le mouvement. Il ne fut ni un sophiste ni un démagogue ; ce fut par son caractère et ses connaissances un pédagogue.

Ses vues marxistes, il les puisa aux sources kautskystes d'avant 1914. Il se les assimila d'une manière contemplative, sans toutefois fermer les yeux à la décadence et la déformation kautskyenne